

GALERIE DE NOS HOMMES ILLUSTRES EN CARICATURES

PAR EDMOND-J. MASSICOTTE



SIR WILFRID LAURIER

GALERIE DE NOS HOMMES ILLUSTRES
EN CARICATURES

Nous commençons aujourd'hui la série de portraits dessinés par notre jeune artiste canadien, M. Edm.-J. Massicotte, ainsi que nous l'avions annoncé la semaine dernière. Nous espérons que ce genre, mis en vogue par nos confrères d'Europe et de New-York, et sans aucune allusion politique, plaira à nos lecteurs, et que nos grands hommes nous pardonneront de les traiter un peu mal—mais non de les maltraiter.

Nous en connaissons, en Europe, qui commandaient eux-mêmes, pour leurs familles et leurs amis, des tirés à part de plusieurs centaines d'exemplaires : ce qui faisait la joie de tous, y compris l'éditeur, comme bien vous le pensez !

Verrons-nous ce beau temps ici ?...

Chi lo sà ?...

NOUVELLE CANADIENNE

LE CHAPELET

Appuyé contre une colonne, tandis que le prêtre récitait l'office divin dans cette humble église de la Pointe-aux-Trembles, Samuel Lavigneur regardait, du coin de son grand oeil noir, ombragé par d'épais sourcils encore plus noirs, une toute jeune fille, agenouillée pieusement dans un banc situé à quelques pas devant lui.

Samuel était un de ces grands "gars" au torse de géant, aux épaules herculéennes, mais possédant cet

air qui le faisait poursuivre par les gamins du village. Quand vous le rencontriez, de loin vous le voyiez ouvrir sa grande bouche fendue presque jusqu'aux oreilles et, lorsqu'il s'approchait, il disait infailliblement en portant la main à son chapeau :

—Bien le bonjour, monsieur.

Malgré ses allures un peu étranges, il n'était pas mauvais garçon. Au contraire, il passait pour être le plus sage du village. Il faisait vivre sa mère, une pauvre veuve approchant de la soixantaine ; il en était le seul soutien. Il fallait le voir à l'ouvrage, pour connaître tout l'amour filial que son cœur possédait.

Cependant, depuis un mois, il était plus sérieux que d'habitude : souvent sa mère le surprenait à rêver les yeux fixés dans le vague, immobile, pâle, blême et les lèvres crispées.

C'est qu'un amour immense était venu se loger dans ce cœur, l'étranglait, l'étouffait par sa force puissante. Samuel aimait.

Et chose extraordinaire, il ne connaissait pas le nom de celle qu'il aimait, celle qui lui avait ravi son sommeil et son activité d'autrefois. Oh ! comme il l'aimait, cette blonde fillette entrevue pour la première fois à la porte de l'église, lorsqu'il regardait passer le monde qui entrait. Tout à coup, son regard se porta sur une jeune fille qui s'avançait en lui souriant. Lui, alors, troublé par ce sourire, ne savait plus quelle contenance prendre.

Elle prit sa place et, quand la messe fut finie, elle repassa en le regardant encore. Depuis ce jour, chaque dimanche il la revoyait, il l'attendait pour recevoir d'elle, pour emplir son cœur d'un trésor inépuisable d'amour, un seul de ses regards si pleins de tendresse.

Comme il avait hâte d'être arrivé au dimanche pour la revoir, pour pouvoir la contempler en silence.

Mais chaque dimanche qui augmentait son amour, augmentait aussi sa souffrance. Car il souffrait, le brave garçon, il souffrait à la pensée que jamais, lui le simple, lui le pauvre, lui le sans fortune, ne pourrait être aimé ! Jamais il ne pourrait donner son cœur et sa jeunesse à une jeune fille qui lui rendrait en retour ne fut-ce qu'un doux baiser, quelques caresses. Et cette jeune fille, qui lui avait souri, qui lui souriait toujours, l'aimait-elle réellement ? N'était-ce pas plutôt pour se moquer de lui qu'elle agissait ainsi ? Oh ! s'il avait su, s'il avait pu savoir ! Mais il n'osera pas la questionner, son respect pour elle ne lui permet point une telle audace !

* *

Trois ans s'écoulèrent.

Trois ans ! sans que Samuel se décidât à briser la glace qui le séparait de la jeune fille.

Cependant, ce dimanche qui commence notre récit, Samuel, plus amoureux que jamais, avait élaboré un plan, qui devait lui servir pour s'approcher de celle qu'il aimait.

Avec l'expérience d'un vieux grognard, il se dit que d'abord, il fallait connaître le toit qui abritait l'objet de sa flamme, avant d'opérer l'attaque qu'il se proposait de faire.

Aussitôt après la messe, il sortit derrière la jeune fille ; il la suivit pendant longtemps, sans qu'elle semblât s'en apercevoir.

Lorsqu'ils eurent dépassé la foule, Samuel vit tomber, de la poche du manteau que portait la jeune fille, une petite chaîne, garnie de perles blanches et fines, que tout d'abord il prit pour un collier ou un bijou quelconque. Sans mot dire, il la ramassa et, à sa grande surprise, il reconnut que c'était un chapelet de grand prix, monté en argent, lequel valait bien, selon lui, l'énorme prix de cinquante centins.

En l'examinant avec attention, il vit, au dos de la croix, quelques lettres gravées dans le métal.

Avec peine, en épelant, il put, de ces lettres, former le nom que voici :

" Mathilde Annais."

—Ah ! murmura-t-il, elle s'appelle Mathilde... Qu'aurait dit que je pourrais connaître son nom à aussi bon marché ?... Maintenant allons la revoir.

Pendant qu'il examinait le chapelet, la jeune fille s'était éloignée ; il fut obligé de courir pour la rejoindre.

Il arriva bientôt près d'elle.

—Arrêtez donc un peu, mademoiselle, dit-il, tout essoufflé.

Mathilde s'arrêta court, en regardant celui qui lui parlait.

—Monsieur ? fit-elle.

Il continua :

—Excusez si je me permets de vous adresser la parole, mais n'auriez-vous pas perdu votre chapelet ? Je viens d'en ramasser un en vous suivant et j'ai cru, il me semble... l'avoir vu tomber de votre poche.

—Mon chapelet, fit-elle en regardant plus attentivement son interlocuteur. Mais c'est vous ?...

—Qui, vous ?

Elle vit qu'elle allait trop loin.

—Mon chapelet ? dites-vous... Où l'avez-vous trouvé ?... En vérité, l'ai-je perdu ?...

—Cela devrait être à vous, car ce ne peut-être que votre nom qui est marqué sur la croix ; regardez !...

—Sans doute, que c'est à moi. Merci mille fois, Monsieur.

Elle fit quelques pas.

—Mademoiselle, continue Samuel en hésitant, désireriez-vous... cela vous ferait-il plaisir que... je continue le chemin avec vous ?...

—Mais oui, mais oui, Monsieur.

—Je demeure de ce côté-là, dit-il en marchant auprès de la jeune fille, et lorsqu'on est deux le chemin est toujours moins long. Moi je hais la solitude, voyez-vous, pourtant je suis constamment seul.

—C'est vrai, dit-elle, je vous ai toujours vu seul.

—Quoi ! vous m'avez remarqué ?...

—Qui ne vous remarquerait pas ?...